



Jules Barbey d'Aurevilly

La mort de Barbey d'Aurevilly *dans la presse normande*

A quatre-vingts ans passés, l'auteur des Diaboliques est mort à Paris, rue Rousselet, le mardi 23 avril 1889 au matin. Jules Barbey d'Aurevilly, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, avait fait de réguliers séjours à Valognes entre 1871 et 1887. Il nous a donc semblé intéressant de retrouver dans la presse locale ce qui évoquait la figure du disparu. Toujours anonymes, parfois maladroits, ces textes se voulaient souvent des hommages; ils sont désormais des documents.

A Valognes, en 1889, deux hebdomadaires se concurrencent. Le Journal de Valognes, le plus ancien, se proclame sans vergogne monarchiste. Plus récent, Le Journal de l'arrondissement de Valognes se dit républicain; il est de tendance modérée. Il s'en faut de cinq années pour que paraisse L'Union de Valognes, ouvertement socialiste.

S'il paraît vain de chercher à identifier les auteurs des notices nécrologiques parues dans ces deux hebdomadaires valognais, le long – et sidérant – poème d'hommage au Connétable des lettres paraît dû à Adolphe Aimable Adelus, directeur et rédacteur du Journal de l'arrondissement de Valognes, qui aimait à versifier des charades comme de libres commentaires sur l'actualité...

On a tenu à compléter ces trois textes par la notice nécrologique parue dans Le Matin normand, l'un des nombreux hebdomadaires qui

L'ŒIL BLEU

paraissaient alors à Caen. De ce journal républicain, vieux de trois ans à peine, un jeune valognais, inscrit en licence de Droit, était l'un des principaux rédacteurs : Gustave Le Rouge. S'il n'est pas assuré qu'on puisse lui attribuer le texte que nous reproduisons, cette exhumation se justifiait par l'attention que ces lignes portent à ce qui est proprement Littérature chez Barbey.

Henri Bordillon

Nous tenons à remercier pour leur aide
Madame Thual,
directrice de la Bibliothèque municipale de Valognes,
et Monsieur Le Roc'h-Morgère,
directeur des Archives départementales du Calvados



ON ANNONCE la mort de M. Barbey d'Aurevilly, l'écrivain humoristique qui restait le seul survivant de l'école romantique à tous les points de vue, comme style, comme costume et comme opposition à la plupart des idées reçues.

M. Jules-Amédée Barbey d'Aurevilly était né le 2 novembre 1808, à Saint-Sauveur-le-Vicomte. Il débuta dans le journalisme de province, notamment à Caen. M. Barbey d'Aurevilly alla ensuite à Paris, où il fut attaché au *Pays* et contribua, avec M. Granier de Cassagnac, à la fondation du *Réveil*. Il collabora encore au *Gaulois* et au *Constitutionnel*, où il rédigea longtemps le feuilleton littéraire.

Son talent incontestable s'est révélé surtout dans la *Dernière Maîtresse* [sic], le *Prêtre marié*, les *Diaboliques* qui furent détruits par l'éditeur en présence de poursuites imminentes, et dans bien d'autres œuvres qui n'ont pas dépassé le cercle des lettrés. Il vivait seul dans une petite chambre du faubourg Saint-Germain, où il tenait sa cour et où ses excentricités étaient un attrait de plus pour ses fidèles, composés surtout de jeunes gens bien pensants. Il paraît qu'une légende planait sur sa jeunesse, et qu'il n'avait jamais voulu dire ce qu'il avait fait pendant 20 ans, de 1830 à 1852, où il fit son apparition sur le boulevard pour devenir la personnalité bizarre que tous ont connu, au moins de réputation.

Barbey d'Aurevilly était peu connu de la foule, comme écrivain; l'homme ne pouvait passer inaperçu nulle part. Ce n'était point seulement sa haute stature, son allure dégagée qui attirait l'œil du passant. Par une fantaisie, dans laquelle il entraînait certainement beaucoup de pose, Barbey d'Aurevilly avait conservé l'habitude de se vêtir,

comme le faisaient en 1830, non seulement les élégants, mais les raffinés en élégance, ceux qu'on appelait « les lions ». On eût dit d'une gravure de mode détachée de son cadre. Certes, il était le seul à porter encore la chemise à jabot, la cravate et les manchettes de dentelle, le seul à se couvrir la tête d'un chapeau dit : « Bolivar ». Il était le seul, il ne l'ignorait pas et se faisait de cette originalité voulue une sorte de gloriole un peu étrange de la part d'un esprit si distingué.

Chez lui, il y avait une horreur très réelle, non de la vieillesse proprement dite, mais de la décrépitude physique ou morale qui l'accompagne. Il avait gardé les vêtements de sa jeunesse, parce qu'il voulait rester jeune. Il cherchait à se tromper lui-même et croyait ainsi faire illusion aux autres. Peut-être y réussissait-il quelquefois, lorsqu'il s'adressait à des gens très myopes.

Le masque était du reste remarquable. Les traits léoniens [*sic*], la chevelure longue, bouclée et restée noire, grâce aux artifices qu'on devine, la bouche d'un dessin très ferme, relevée par une moustache retroussée, la taille élevée, la carrure solide et l'ensemble d'une élégance suprême.

Barbey d'Aurevilly était pauvre, non qu'il n'eut rencontré maintes occasions de s'enrichir, non qu'il fut prodigue, mais il avait le dédain vrai de l'argent comme de la gloire. De même qu'il ne voulut jamais se présenter à l'Académie française, de même qu'il écrivait, il y a quelques semaines : « la plus belle destinée est d'avoir du génie et d'être obscur », de même aussi il ne consentit jamais à demander à sa plume autre chose que le pain quotidien pour lui et pour quelques autres. C'est un de ces hommes qu'on ne peut mesurer que lorsqu'ils sont à terre et dont la gloire commence juste au moment où la célébrité des médiocres s'évanouit.

On a moulé jeudi la tête et les mains de Barbey d'Aurevilly, dont les obsèques ont lieu aujourd'hui à Saint-François-Xavier, aux frais de François Coppée, l'un de ses amis intimes.

(*Le Journal de l'arrondissement de Valognes*, vendredi 26 avril 1889)

Monsieur Barbey d'Aurevilly

MONSIEUR Jules Barbey d'Aurevilly, une des figures les plus originales du siècle, journaliste et romancier, est mort mercredi matin [*sic*], à Paris.

Né en 1808 à Saint-Sauveur-le-Vicomte, M. Barbey d'Aurevilly avait quatre-vingts ans environ. Il débuta dans la littérature, en 1825, par une brochure intitulée : *Aux Héros des Termopyles*. Il collabora ensuite à un certain nombre de journaux de province et, soit dit en passant, *Le Journal de Valognes* a inséré plusieurs de ses articles.

Malgré la légèreté de plusieurs de ses écrits, M. Barbey d'Aurevilly n'en est pas moins resté pendant sa vie l'un des plus fougueux champions de l'Église. Pour s'en convaincre, il suffit de lire cette profession de foi extraite de son livre *Les Prophètes du passé* : « Nos pères ont été sages d'égorger les Huguenots et bien imprudents de ne pas brûler Luther. Si au lieu de brûler les écrits de Luther, dont les cendres retombèrent sur le monde comme une semence, on avait brûlé Luther lui-même, le monde était sauvé au moins pour un siècle. »

M. Barbey d'Aurevilly ne se contenta pas seulement de se distinguer par l'originalité de ses idées, mais encore affecta toute sa vie de porter des costumes invraisemblables et d'une coquetterie qui n'était pas de son âge. Combien de fois en effet, ne l'avons-nous pas vu, ici, à Valognes, changer par jour trois et quatre fois d'habit !

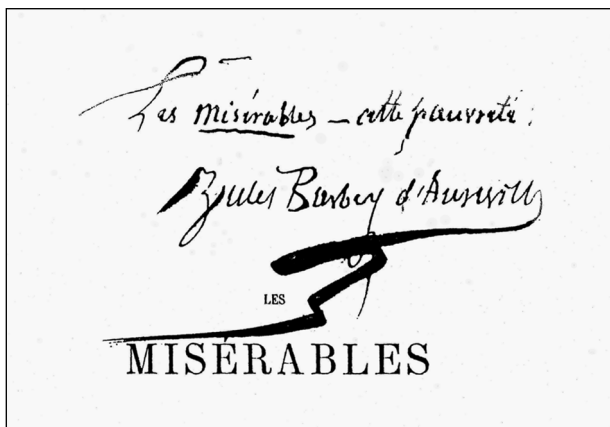
Particularité singulière, jamais il n'écrivait une lettre sans y mêler trois ou quatre couleurs d'encre, quand ce n'était pas davantage.

C'était en un mot, un homme très aimable et d'un grand talent, mais d'une originalité des plus bizarres.

(*Le Journal de Valognes*, dimanche 28 avril 1889)

Le dernier Connétable : Barbey d'Aureville

JE NE VIS qu'une fois ce grand homme de plume
Facile à reconnaître au singulier costume
Qui le désagrégeait de ses contemporains :
– D'un par-dessus *vert-pomme*, ajusté sur ses reins,
S'échappaient *deux gigots* bouffants au bout des manches,
Un pantalon gris-clair aboutissait aux hanches :
Rouge ou noire une bande ornait ce pantalon ;
Car le grand homme aimait à prendre du galon ;
En lui-même il songeait qu'à l'instar de Cassandre,
Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.
– C'était un vieux dandy du siècle précédent,
Un personnage à part qui, sans être pédant,
S'était fait détracteur de la nouvelle mode :
Il aimait ce qui lui paraissait plus commode



Et qui s'harmonisait le mieux avec son teint.
Il avait un œil d'aigle et le sourire hautain ;
Ses cravates étaient un fouillis de dentelles.
– Manchettes et jabots, flottantes bagatelles,
Aimaient à se nicher voluptueusement
Sous des gilets fleuris très-luxueusement,
Pendant que sur son front sa chevelure noire,
Faisait contraste avec sa moustache d'ivoire.
– Il aimait les bijoux, les bijoux élégants,
Les dessins bigarrés sur la peau de ses gants,
Et la mode, faisant trêve à sa tyrannie,
Par faveur lui passait cette étrange manie.
– Le monde respectait le type original
D'un écrivain greffé sur Byron et Stendhal :
Le style et le stylet de l'éminent critique
Empruntaient à ceux-ci l'air apocalyptique
D'un être qui revient du Ciel ou des Enfers,
Et qui livre un combat insigne à l'univers.
– C'est sans doute à sa pose héroïque, indomptable
Qu'il a dû le surnom de *dernier Connétable*.
Don Juan idéal, Catholique et Païen,
Il rappelait chez nous ce peintre Italien
Qui, voulant reproduire exactement la chute
De l'Ange rebelle et terrassé dans la lutte,
L'avait *pourtraicturé* plus beau que Saint-Michel,
Si bien qu'entre les deux on ne savait lequel
Était l'Ange déchu, – quel était au contraire
L'Ange victorieux du coupable confrère.
A grand'peine on tâcha d'enlaidir le démon
Qui gardait un défi superbe, rodomont.
– Drapé dans sa noblesse à laquelle on voyait,
Assis dans un fauteuil sur lequel il croyait,
L'écusson des Barbey brodé d'or et de soie

Encadrant le profil du vieil oiseau de proie,
Il trônait en Pontife intransigeant, cruel,
Tantôt Torquemada, tantôt Pantagruel,
De l'Amadis gaulois passant au misanthrope;
Il croyait que la mort n'était qu'une syncope;
Il admirait les saints et bravait les maudits,
Et quand la mort le vint chercher dans son taudis
Dans lequel il vivait maigrement, dans la gêne,
Roulant dans son tonneau comme feu Diogène,
Vivant frugalement, n'ayant – qui l'aurait cru! –
Souvent pour déjeuner qu'un pauvre artichaut cru;
Il était accoudé – pensif – sur sa crédence
Comme s'il attendait le signal de la danse.

(*Le Journal de l'arrondissement de Valognes*, vendredi 3 mai 1889)



Mort de Barbey d'Aurevilly

Sa maladie – Dernières nouvelles – Ses Œuvres

LES LETTRES françaises viennent de perdre un des hommes qui les ont le plus honorées.

M. Barbey d'Aurevilly est mort.

Il était malade depuis longtemps déjà et le docteur Robin, qui le soignait avec un dévouement amical, ne se faisait pas d'illusions sur l'état de son illustre client.

Barbey d'Aurevilly a néanmoins travaillé jusqu'au dernier moment, et il y a quelques jours à peine, le *Gil Blas* a publié une nouvelle de lui : *Amaïdée*, sa dernière œuvre, poème en prose plein d'une mélancolie élevée et sereine.

C'était le chant du cygne.

Barbey d'Aurevilly était né à Saint-Sauveur-le-Vicomte en 1811 [sic]. Il débuta à trente ans seulement par un ouvrage intitulé : *L'Amour impossible*. Mais sa réputation ne date que de la publication de son livre : *Du Dandysme et de George Brummel*, où l'auteur affirma son goût pour la vie élégante et raffinée et son horreur de la vulgarité.

Attaché à la rédaction du *Pays*, il s'y fit remarquer par des attaques d'une extrême vivacité contre les écrivains de son époque et spécialement contre les libre-penseurs.

Citons rapidement ses œuvres principales : *Les Prophètes du passé*, où se trouve une apologie de l'Inquisition restée célèbre et où l'auteur affirme sa croyance au droit divin; *Une Vieille maîtresse*, livre singulier, où les élans d'un catholicisme ardent se mêlent étrangement aux ardeurs sensuelles; *L'Ensorcelée*, *Le Chevalier des Touches*, *Un Prêtre marié*, et enfin *Les Diaboliques*, roman qui faisait dire à Paul de Saint-Victor : « "A outrance", telle pourrait être la devise du talent de M. Barbey d'Aurevilly. Jamais peut-être la langue n'a été poussée à un plus fier paroxysme.

C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie, où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel. »

Barbey d'Aurevilly a consacré une étude admirable à Charles Baudelaire. Il était fait pour comprendre ce poète délicat et compliqué qui connut si bien les dessous inquiétants et pervers de l'âme humaine. Il y a, entre ces deux talents si hautains et si rares, des ressemblances fraternelles.

(*Le Matin normand*, vendredi 26 avril 1889)